

qui les paye; ils le traitent de façon qu'ils ne laissent pas de mots pour exprimer leurs cruautés....

Si Votre Majesté n'y pourvoit, il est à craindre que le désespoir ne fasse connoître au pauvre peuple que le soldat n'est autre chose qu'un paysan portant les armes; que le vigneron, quand il aura pris l'arquebuse, d'enclume qu'il est il ne devienne marteau.

MOLIERE.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *raccommodant son collet.*
Venez à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAÎTRE.

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAÎTRE.

Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN.

Oui; mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAÎTRE.

N'avez-vous pas quelques principes, quelques commencements de science?

M. JOURDAIN.

Oh! oui, je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE.

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que cette logique?

LE MAÎTRE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAÎTRE.

La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories, et la troisième de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures: Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipon¹, etc.

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE.

Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN.

La morale?

LE MAÎTRE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

1. Vers scolastiques comprenant, sous forme de symbole, cinq espèces de syllogismes.

LE MAÎTRE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne; je me veux mettre en colère tout mon soul, quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante cette physique?

LE MAÎTRE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

LE MAÎTRE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAÎTRE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, parce qu'elles expriment la voix; et en consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne

font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAÎTRE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAÎTRE.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

M. JOURDAIN.

A, E. A, E. Ma foi oui. Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE.

Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I, cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE.

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant la lèvre par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O, I, O, cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAÎTRE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAÎTRE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les rapprochant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.



M. Jourdain apprenant à prononcer la voix U. (MOLIÈRE.)

font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles en voix : A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

L'ouverture de la bouche.

LE MAÎTRE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. JOURDAIN.

A, A, A.

LE MAÎTRE.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : E.

M. JOURDAIN.

A, E, A, E. Ma foi oui. Ah! qué cela est beau!

LE MAÎTRE.

Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : I.

A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I, cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE.

La voix O se forme en ouvrant les mâchoires, et rapprochant la lèvre par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O, I, O, cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAÎTRE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAÎTRE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.



M. Jourdain apprenant à prononcer la voix U. (MOLIÈRE.)

LE MAÎTRE.

Vos lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous voulez la faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai ! Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela !

LE MAÎTRE.

Demain nous verrons les autres lettres qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

LE MAÎTRE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : Da.

M. JOURDAIN.

Da, Da. Oui ! ah ! les belles choses ! les belles choses !

LE MAÎTRE.

L' F en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : Fa.

M. JOURDAIN.

Fa, Fa. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !

LE MAÎTRE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais ; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, R, A.

M. JOURDAIN.

R, R, Ra ; R, R, R, R, R, Ra. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, Ra.

LE MAÎTRE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

DON LOUIS, A SON FILS.

Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un l'autre, et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées !

J'ai souhaité un fils avec des ardeurs non pareilles ; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables ; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyois qu'il devoit être la joie et la consolation. De quel oeil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais visage ; cette suite continuelle de méchantes affaires qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis ? Ah ! quelle bassesse est la vôtre ! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité, et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme ?

Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes ? Non, non ! la naissance n'est rien où la vertu n'est pas ! Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler ; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous traacent, et de ne point dégénérer de leur vertu si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi, vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né : ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage ; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et

leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur qui seroit honnête homme que du fils d'un monarque qui vivroit comme vous.

DON JUAN.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

DON LOUIS.

Non, insolent, je ne veux pas m'asseoir ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme : mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre un terme à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de l'avoir fait naître.